Document generated on 10/12/2024 3:05 a.m.

Cap-aux-Diamants
La revue d'histoire du Québec

Quelques fragments de modernité

John Willis

Number 117, Spring 2014

URI: https://id.erudit.org/iderudit/71629ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)
1923-0923 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Willis, J. (2014). Quelques fragments de modernité. *Cap-aux-Diamants*, (117), 31–32.

Tous droits réservés © Les Éditions Cap-aux-Diamants inc., 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

QUELQUES FRAGMENTS DE MODERNITÉ

Le 28 mai 1914, alors que l'*Empress of Ireland* s'apprête à lever l'ancre, jetons un coup d'œil sur la société québécoise. À quoi ressemblait la vie quotidienne à l'époque?

Le 28 septembre 1909, sont réunis à Montréal, au bureau du notaire Marler, pour la signature d'un contrat de mariage, Martha Hearn Lawlor, célibataire de Westmount et Robert A. Willis, marchand de piano, également de Westmount. Le couple se marie en séparation de biens. Les vêtements et les bijoux de la mariée vont demeurer sa propriété. Le contrat comporte une clause surprenante : Willis offre la somme de 7 000 $ à sa future. Ce douaire préfix est-il courant chez les bourgeois de l'époque? Les Willis appartiennent à la bourgeoise anglophone de Montréal. Robert est le fils d'un homme d'affaires bien en vue, Alexander Parker Willis, qui a fondé la compagnie de pianos Willis, en 1884. Martha et Robert habitent la rue Strathcona, en haut de la rue Sherbrooke, non loin d'un vaste parc et d'une bibliothèque publique inaugurée en 1899. En 1911, la bibliothécaire assiste au congrès de la British Library Association à Liverpool. Il y a fort à parier qu'elle s'y est rendue sur un paquebot canadien à partir de Montréal ou de Québec.

Il y a énormément de paquebots transatlantiques. Les journaux de l'époque sont remplis d'annonces faisant la promotion de diverses destinations. L'*Alsatian* de la compagnie Allan devait partir le 4 juin 1914 pour se rendre au Congrès eucharistique de Lourdes. Le voyage, rapporte le *Progrès du golfe*, se fera sous le patronage de « nos seigneurs les évêques ». La compagnie White Star dessert le marché canadien avec six paquebots. Les compagnies Canadian Pacific et Allan disposent d'autant de navires et même plus. On organise des croisières spéciales : un dépliant annonce la seizième croisière annuelle Clarke, en direction de la Méditerranée et de l'Orient à bord du *S.S. Rotterdam* de la compagnie Holland-America. Le départ de New York est prévu pour le 2 février 1914. Les navires partaient tout au long de l'année, mais ils ne pouvaient pas naviguer sur le fleuve Saint-Laurent, alors envahi par les glaces. Ceux qui désirent se rendre outre-mer pendant l'hiver doivent d'abord prendre le train pour Halifax, Saint-Jean (Nouveau-Brunswick) ou New York. Ainsi, il faut compter 24 heures de trajet sur l'*Interconial* de Lévis à Halifax pour permettre à M. et Mme Alfred Dubuc de mettre le pied sur *l'Empress of Britain*, en décembre 1909, et se rendre en Angleterre.

Le Port de Québec, 1910. Le bassin Louise figure au centre et le quai du Canadien Pacifique à droite. La ville est en voie de devenir une agglomération moderne laissant derrière elle un riche patrimoine industriel et forestier. En 1914, la ville compte environ 80 000 personnes. (BAnQ, 0004173221).

Dans la période de l'avant-guerre, on voyage beaucoup. Les gens aisés se déplacent, les classes laborieuses aussi. Tout le continent – villes et campagnes – est un vaste marché. Les nombreux déplacements engendrent une foule d'activités. Le hameau qui voit le jour autour de la station de pilotage à Pointe-au-Père, peuplé de marins, de gardiens de phare, de télégraphistes et de travailleurs saisonniers, est une excroissance des transports fluviaux.

Le secteur des transports carbure au charbon. *L'Empress of Ireland* en consomme 2 500 tonnes pour un seul voyage. Les quatre compagnies ferroviaires qui possèdent des installations près du port dans la Basse-Ville de Québec en ont aussi besoin. Avec ce marché important, il n'est pas surprenant de constater qu'on fait construire de vastes entrepôts de charbon dans le port, alimentés par des charbonniers en provenance de la Nouvelle Écosse. Ce n'est donc pas le fruit du hasard de retrouver M. Boivin,

charretier, près de la rue Dorchester dans la Basse-Ville de Québec, le 28 mai 1914, avec un véhicule chargé de charbon. Boivin s'est arrêté devant une traverse ferroviaire, mais son cheval a pris peur lors du passage d'un train et a heurté un des wagons.

Des détails abondent dans les sources de l'époque : à Montréal, *La Patrie* du 29 mai 1914 annonce l'ouverture du parc Sohmer. Ceux qui préféraient le cinéma pouvaient assister aux « vues » au Moulin rouge, coin Sainte-Catherine et Amherst. Les gens de qualité ont aussi leurs loisirs : le Dorval Jockey Club tient ses courses le 13 juin, avec des bourses totalisant 20 000 $. Le *Quebec Chronicle* du 30 mai 1911 annonce un spectacle de musique au kiosque du boulevard Langelier, sous la direction de Joseph Morin. On pouvait y entendre des mélodies de Friedrich Hegar et Michael William Balfe et surtout une composition récente d'Irving Berlin, la *International Rag*.

Le 28 mai, jour où l'*Empress* of Ireland se prépare pour ce qui deviendra son ultime voyage, nous retrouvons ici et là, dans les sources, de nombreuses informations qui nous indiquent que les gens vivaient dans un environnement où l'observateur du XXIe siècle peut se reconnaître. On y parle de tramways, de fils électriques et du service téléphonique, présent jusque sur le quai de l'*Empress of Ireland*. On peut se procurer des caméras de type Brownie chez John Walsh, rue Saint-Jean. On annonce des chalets à louer, on recrute des cuisiniers et des domestiques pour y travailler. On organise des défilés d'automobiles pour le financement des hôpitaux. On pratique des sports : à l'aréna de Québec (maison des Bulldogs depuis décembre 1913) ou sur les terrains de l'Exposition pour les équipes de crosse. Dans bon nombre de journaux, on a l'habitude de signaler l'arrivée de visiteurs importants. Le 28 mai, on apprend que les frères Allan (Allan Lines) sont en ville et séjournent au Château Frontenac. Mme Paton, épouse d'un propriétaire d'usine de Sherbrooke, y est aussi. Nous remarquons que les médias rapportent les déplacements des gens qui, à leur tour, consentent à ce qu'on diffuse des renseignements sur leur vie personnelle. Voici une sorte de blogue par journaux interposés, geste qui n'est pas étranger à nos pratiques contemporaines sur Facebook.

Dans son ouvrage traitant des années 1900 à 1914, *The Vertigo Years,* Philip Bloom explique que les gens, à l'époque, sont conscients du fait que tout est en train de basculer : l'économie, la culture, la société. Il en ressort un sentiment collectif d'exaltation, mais aussi d'anxiété, de malaise. Il est tout à fait possible que la tendance généralisée vers le mouvement, les migrations, le tourisme a eu pour effet d'amplifier l'impression de vertige. Il se peut que la culture émergente de l'*entertainment*, articulée autour de puissants médias, constitue une réponse dans un contexte de grands changements. Le vaudeville, le music-hall, Charlie Chaplin seraient des antidotes contre les insécurités que le changement engendre. Après mai 1914, rappelons qu'on assiste à deux conflits mondiaux, à plusieurs crises économiques, à l'explosion de bombes atomiques, à des génocides, etc. Décidément, les vertiges de nos grands-parents nous rappellent nos propres angoisses, en 2014. Il suffit d'examiner quelques fragments de notre histoire pour s'en persuader. ∎

John Willis
Musée canadien de l'histoire

PATRIMOINE

« À PRÉSENT DES [FRANÇAIS] ON PREND LE GOÛT, L'USAGE »

LA FRANCOPHILIE DES ÉLITES CANADIENNES-FRANÇAISES AU TOURNANT DU XXE SIÈCLE

Dans la seconde moitié du XIXe siècle, l'intérêt pour la France croît sensiblement au Québec. Bien que les liens avec la France n'aient jamais été rompus depuis la Conquête, après le passage de *La Capricieuse* (1855), le regard des élites canadiennes-françaises se tourne de plus en plus assidûment vers leur ancienne métropole. On s'en inspire lors de la création de nouveaux établissements d'enseignement supérieur, on en cherche la reconnaissance littéraire et on développe des relations diplomatiques avec ce pays. Les voyages de Canadiens français en France se font de plus en plus fréquents et la présence française au Québec s'accroît. L'immigration française augmente